

Entrée en cycle 1 théâtre 2026/2027

Choisir un monologue parmi les 12 propositions suivantes

Sommaire

Antigone	2
Contes et légendes	3
Cyrano	4
Fracassées.....	5
Hamlet.....	6
Je tremble	7
Juste la fin du Monde	8
La compagnie des hommes.....	9
Louison	10
Penthésilé.e.s.....	11
Pinocchio.....	12
Pour que tu m'aimes encore.....	13

Antigone

Antigone: Moi, je ne suis pas le roi. Il ne faut pas que je donne l'exemple, moi... Ce qui lui passe par la tête, la petite Antigone, la sale bête, l'entêtée, la mauvaise, et puis on la met dans un coin ou dans un trou. Et c'est bien fait pour elle. Elle n'avait qu'à ne pas désobéir ! (...)

Comprendre... Vous n'avez que ce mot-là dans la bouche, tous, depuis que je suis toute petite. Il fallait comprendre qu'on ne peut pas toucher à l'eau, à la belle eau fuyante et froide parce que cela mouille les dalles, à la terre parce que cela tache les robes. Il fallait comprendre qu'on ne doit pas manger tout à la fois, donner tout ce qu'on a dans ses poches au mendiant qu'on rencontre, courir, courir dans le vent jusqu'à ce qu'on tombe par terre et boire quand on a chaud et se baigner quand il est trop tôt ou trop tard, mais pas juste quand on en a envie ! Comprendre.

Toujours comprendre. Moi, je ne veux pas comprendre. Je comprendrai quand je serai vieille. *(Elle achève doucement.)* Si je deviens vieille. Pas maintenant.

Extrait de Antigone de Jean Anouilh

Contes et légendes

GARÇON. Comme je te l'ai déjà dit plein de fois, tu as été méga-important pour moi, Eddy. Ça a duré quatre ans ma galère : l'hôpital, les opérations, les traitements... mais j'avais ta musique, tes messages et aussi tes appels téléphoniques... tu m'as jamais laissé tomber. Quand plus personne y croyait, même ma mère, toi me disais de garder l'espoir... Et tu m'écoutais, tu te souvenais de tout ce que je te disais. Tu as été plein d'amour pour moi, Eddy, c'était génial. Tu es génial... c'est pour ça que les gens t'aiment autant. Tu es généreux et plein d'amour avec tout le monde. Tu es le seul artiste qui répond à tous ses fans personnellement, un par un, par téléphone ou par mail. Bravo pour tout ça Eddy, pour tout cet amour que tu donnes aux gens, ça m'a sauvé je crois...

(...) Je sais que Jésus a été méga-important aussi, je sais que ma mère et mes amis ont beaucoup prié. Personne n'explique comment c'est possible que je sois encore en vie. Je sais que tout ça, ça a beaucoup compté... Mais maintenant que je vais mieux, je sais que grâce à toi Eddy, je vais pouvoir aller encore mieux ! Parce que je vais enfin pouvoir me déplacer à tes concerts, ma mère me l'a promis. Je vais pouvoir être encore plus proche de toi et continuer à te voir en vrai le plus souvent possible, comme aujourd'hui... Je crois que tant que je t'aurai à mes côtés je serai immortel Eddy... Jamais je veux te perdre et que tu quittes ma vie, jamais.

Extrait de la pièce Contes et légendes de Joël Pommerat

Cyrano

Tous ceux, tous ceux, tous ceux
Qui me viendront, je vais vous les jeter, en touffe,
Sans les mettre en bouquet : je vous aime, j'étouffe,
Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop ;
Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot,
Et comme tout le temps, Roxane, je frissonne,
Tout le temps, le grelot s'agite, et le nom sonne !
De toi, je me souviens de tout, j'ai tout aimé :

(..)

Certes, ce sentiment
Qui m'envahit, terrible et jaloux, c'est vraiment
De l'amour, il en a toute la fureur triste !
De l'amour, — et pourtant il n'est pas égoïste !
Ah ! que pour ton bonheur je donnerais le mien,
Quand même tu devrais n'en savoir jamais rien,
(...)

Chaque regard de toi suscite une vertu
Nouvelle, une vaillance en moi ! Commences-tu
A comprendre, à présent ? Voyons, te rends-tu compte ?
Sens-tu mon âme, un peu, dans cette ombre, qui monte ?
Oh ! mais vraiment, ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux !
Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous !
C'est trop ! Dans mon espoir même le moins modeste,
Je n'ai jamais espéré tant ! Il ne me reste
Qu'à mourir maintenant !

Extrait de Cyrano de Bergerac de Edmond Rostand

Fracassées

TED. Je vais te dire un truc. C'est des petites choses qui me rendent heureux. Des trucs débiles.

Comme, par exemple, je déteste mon boulot, franchement, je le déteste. Je me réveille le matin et ma vie me dégoûte. Mais j'aime bien quand je vois deux voitures de la même couleur garées côte à côte. J'aime bien fumer des cigarettes quand il fait froid. J'aime bien quand quelqu'un me fait une tasse de thé, exactement comme je l'aime, sans que je demande rien. J'aime bien quand Sally rigole avec la bouche pleine. J'aime bien les jeux télévisés. J'aime bien l'idée que les éléphants enterrent leurs morts.

Je serai jamais un héros, pour personne, c'est clair. Personne me rendra jamais hommage et je me regarderai jamais dans le miroir en me disant « Ouais, beau gosse, t'as trop la classe ! » Mais j'aime bien écouter la radio. Et putain, j'aime bien quand le frère de Sally m'invite à regarder le rugby même si je déteste le rugby, parce que ça prouve qu'il fait un effort pour être sympa. Tu vois ce que je veux dire ? Hein, Dan ? Tu vois ce que je veux dire ou pas ?

Extrait Fracassé.e.s de Kae tempest

Hamlet

LA REINE. - Un malheur marche sur les talons d'un autre,
Tant ils se suivent de près : ta soeur s'est noyée, Laerte.

(...)

Il y a en travers d'un ruisseau un saule
Qui mire ses feuilles grises dans la glace du courant.
C'est là qu'elle est venue, portant de fantasques guirlandes
De renoncules, d'orties, de marguerites et de ces longues fleurs pourpres
Que les bergers licencieux nomment d'un nom plus grossier,
Mais que nos prudes vierges appellent doigts d'hommes morts.
Là, tandis qu'elle grimpait pour suspendre sa sauvage couronne
Aux rameaux inclinés, une branche envieuse
S'est cassée, et tous ses trophées champêtres sont, comme elle,
Tombés dans le ruisseau en pleurs. Ses vêtements se sont étalés
Et comme une ondine, l'ont soutenue un moment,
Pendant qu'elle chantait des bribes de vieilles chansons,
Comme insensible à sa propre détresse,
Ou comme une créature naturellement créé
Pour cet élément. Mais cela n'a pu durer longtemps :
Ses vêtements, alourdis par ce qu'ils avaient bu,
Ont entraîné la pauvre malheureuse de son lit mélodieux
A une mort boueuse.

Extrait de Hamlet de William Shakespeare, traduction Alexandre Benoit.

Je tremble

Bonsoir, Mesdames, Messieurs, avez-vous remarqué comme moi une chose... ? Nous n'avons plus d'avenir. Est-ce que vous avez remarqué ça comme moi ? Est-ce qu'il est arrivé à quelqu'un présent ici ce soir de rêver sérieusement à un avenir pour lui et pour notre société, notre belle société humaine, je dirais, les trois derniers mois écoulés, un vrai beau rêve d'avenir pour notre société humaine, est-ce que quelqu'un pourrait sérieusement me dire cela... ? Je ne crois pas. Mais où sont passées les idées, nom de Dieu ! Donnez-moi une idée qui me fasse rêver, nom de Dieu ! Et vite ! Moi j'en peux plus ! Une idée ! Un avenir ! Vous êtes où les gens dont c'est le métier, dont c'est le boulot, dont c'est la responsabilité, quand même, qu'est-ce que vous faites ? Vous êtes où les gens qui êtes responsables des idées ? Vous ne pourriez pas me refiler un peu de rêve quand même ? Qu'est-ce que vous foutez, nom de Dieu ! Vous vous grattez le cerveau ou quoi ? Mais ça ne se gratte pas un cerveau ! Ca se fait chauffer, ça se fait bouillir, ça s'éclate, et c'est tout ! A coups de pensées, des pensées bien fortes, et surtout, bien constructives ! Voilà, c'est tout ! Moi, je veux rêver ! Je vous le dis car j'y ai droit, comme tout le monde, car j'en peux plus, je veux mon avenir ! Je veux qu'on me donne mon avenir ! J'y ai droit ! Qui pourrait prétendre que je n'ai pas le droit à mon avenir ? Qui pourrait venir me dire en face que je n'ai plus le droit de rêver à mon avenir, à un bel avenir, un avenir qui puisse m'enthousiasmer, un rêve qui puisse me porter, qui puisse m'emporter, avec ses ailes, ses grandes ailes, de l'optimisme, de l'euphorie et du plaisir, vers mon avenir ! Qui... ?

Ah non, vraiment, je ne suis pas content(e). Je ne suis pas content(e), je le dis, voilà.

Extrait de Je tremble de Joël Pommerat

Juste la fin du Monde

SUZANNE. Parfois, tu nous envoyais des lettres,
parfois tu nous envoies des lettres, ce ne sont pas des lettres, qu'est-ce que c'est ?
de petits mots, juste des petits mots, une ou deux phrases,
rien, comment est-ce qu'on dit ?
elliptiques.
« Parfois, tu nous envoyais des lettres elliptiques. »
Je pensais, lorsque tu es parti
(ce que j'ai pensé lorsque tu es parti),
lorsque j'étais enfant et lorsque tu nous as faussé compagnie
(là que ça commence),
je pensais que ton métier, ce que tu faisais ou allais faire
dans la vie,
ce que tu souhaitais faire dans la vie,
je pensais que ton métier était d'écrire (serait d'écrire)
ou que, de toute façon
– et nous éprouvons les uns et les autres, ici, tu le sais, tu
ne peux pas ne pas le savoir, une certaine forme d'admiration,
c'est le terme exact, une certaine forme d'admiration
pour toi à cause de ça -,
ou que, de toute façon,
si tu en avais la nécessité,
si tu en éprouvais la nécessité,
si tu en avais, soudain, l'obligation ou le désir, tu saurais
écrire,
te servir de ça pour te sortir d'un mauvais pas ou avancer
plus encore.
Mais jamais, nous concernant, jamais tu ne te sers de cette possibilité, de ce don (on dit
comme
ça, c'est une sorte de don, je crois, tu ris)
jamais, nous concernant, tu ne te sers de cette qualité
– c'est le mot et un drôle de mot puisqu'il s'agit de toi –
jamais tu ne te sers de cette qualité que tu possèdes, avec
nous, pour nous.
Tu ne nous en donnes pas la preuve, tu ne nous en juges pas
dignes.
C'est pour les autres.
Ces petits mots
– les phrases elliptiques –
ces petits mots, ils sont toujours écrits au dos de cartes postales
(nous en avons aujourd'hui une collection enviable) comme si tu voulais, de cette manière,
toujours paraître être en vacances,
je ne sais pas, je croyais cela,
ou encore, comme si, par avance,
tu voulais réduire la place que tu nous consacrerai
et laisser à tous les regards les messages sans importance que tu nous adresses.
« Je vais bien et j'espère qu'il en est de même pour vous. »

Juste la fin du monde de Jean-Luc Lagarce, 1ère partie, scène 3.

La compagnie des hommes

WILBRAHAM. Je suis une parfaite ordure. Jamais vous ne pourrez me pardonner le mal que je vous ai fait. Je me suis détruit et maintenant, on m'utilise pour faire du mal aux autres.

C'est bizarre, non ? Je n'ai rien contre vous.

Qu'est-ce que je pouvais faire ?(...) Et vous étiez là : innocent. C'est cruel d'être innocent à ce point ! J'avais tellement honte. Je n'avais qu'un seul espoir : il verra que je suis une ordure. Il ne va quand même pas me faire confiance ? Oh mon dieu, il est tellement innocent qu'il me fait confiance ! Je pue la fausseté..., la fraude..., la malhonnêteté..., la saleté !

Même lui doit voir ça ! Démasquez-moi ! Traquez-moi !

Attrapez-moi ! Dénoncez-moi ! Aidez-moi, espèce d'idiot ! Je vous ai baratiné avec des histoires de balade au petit jour (...). je ne pouvais être plus bidon..., extravagant, quand on songe aux circonstances.... Vous étiez comme une victime qui montre du doigt les endroits où planter le couteau. (..) Pourtant, j'aspire à bien faire ! Je suis une telle ordure ! Une telle ordure ! Une telle ordure ! Comment pouvez-vous rester là à m'écouter.

Extrait de *La compagnie des hommes* de Edward Bond

Louison

Lisette, seule.

Me voilà bien chanceuse ; il n'en faut plus qu'autant.
Le sort est, quand il veut, bien impatientant.
Que les honnêtes gens se mettent à ma place,
Et qu'on me dise un peu ce qu'il faut que je fasse.
Voici tantôt vingt ans que je vivais chez nous ;
Mon père était fermier ; j'étais sa ménagère.
Je courais la maison, toujours brave et légère,
Et j'aurais de grand coeur, pour obliger nos gens,
Mené les vaches paître ou les dindons aux champs.
Un beau jour on m'embarque, on me met dans un coche,
Un paquet sous le bras, dix écus dans ma poche,
On me promet fortune et la fleur des maris,
On m'expédie en poste, et je suis à Paris.
On me dit : Désormais, tu t'appelles Lisette.
J'y consens, et mon rôle est de régner en paix
Sur trois filles de chambre et neuf ou dix laquais.
Jusque-là mon destin ne faisait pas grand'peine.
La maréchale m'aime ; au fait, c'est ma marraine.
Sa bru, notre duchesse, a l'air fort innocent.
Mais monseigneur le duc alors était absent ;
Où ? je ne sais pas trop, à la noce, à la guerre.
Enfin, ces jours derniers, comme on n'y pensait guère,
Il écrit qu'il revient, il arrive, et, ma foi,
Tout juste, en arrivant, tombe amoureux de moi.
Je vous demande un peu quelle étrange folie !
Sa femme est sage et douce autant qu'elle est jolie.
Elle l'aime, Dieu sait ! et ce libertin-là
Ne peut pas bonnement s'en tenir à cela ;
Il m'écrit des poulets, me conte des fredaines,
Me donne des rubans, des noeuds et des mitaines ;
Puis enfin, plus hardi, pas plus tard qu'à présent,
Du brillant que voici veut me faire présent.
Faut-il être sincère et tout dire à madame ?
C'est lui mettre, d'un mot, bien du chagrin dans l'âme,
Troubler une maison, peut-être pour toujours,
Et pour un pur caprice en chasser les amours.
Vaut-il pas mieux agir en personne discrète,
Et garder dans le coeur cette injure secrète ?
Oui, c'est le plus prudent. — Ah ! que j'ai de souci !
Ce brillant est gentil... et monseigneur aussi.
Je vais lui renvoyer sa bague à l'instant même,
Ici, dans ce papier. — Ma foi, tant pis s'il m'aime !

Lisette dans Louison d'Alfred de Musset, Acte I, Scène 1

Penthésilé.e.s

Il y a des rêves démesurés qui nous traversent
Des rêves qu'on reporte sur une carte pour mieux les voir
Et qu'on remet à plus tard parce qu'ils font peur.
Il y a des rêves démesurés qu'on oublie
Et d'autres qui reviennent à la charge
Ne laissent pas l'esprit tranquille.
On commence par acheter un voilier
Un petit pour apprendre à naviguer
En couple
En famille
Et puis seul.
Seul, il va de plus en plus loin
Mais ce n'est jamais assez loin
Et le voilier n'est jamais assez grand.
Il travaille dur pour acheter son quillard
Et il va dans des océans de plus en plus froids et agités
Il a des accidents
Des incidents qu'il apprend à surmonter.
Mais il revient toujours au port.
Et le rêve jaillit, comme une évidence, sans échappatoire.
Il y a des rêves démesurés qui sont des filets dans lesquels on se prend
Il prend la décision de partir seul, huit mois.
Un tour du monde sans escale.
On ne rigole pas avec ce genre de rêve.
On organise la vie à terre, sans lui
On organise la vie en mer, pour lui
On réduit tous les risques au minimum
Vérifie minutieusement toutes les coutures
Pour que le rêve ne craque pas
Ne cède pas
Ne se fracasse ni ne se déchire
Pour qu'il soit le plus solide.
À terre comme en mer.
S'être préparé à tout et être désormais au bord.

Extrait de la pièce Penthésilé.e.s de Marie Dilasser

Pinocchio

LE MAUVAIS ELEVE

Demain je serai plus là, je serai loin, je m'en vais, je pars ce soir.

Là où il y a la vraie vie...

Un endroit où on vit pas à moitié comme ici

un endroit où on s'ennuie jamais

tu t'ennuies pas toi ici ?

Tu réponds pas ?

Alors dégage rentre chez toi, il fait nuit, tu vas te faire transformer en citrouille.

Là où je vais ça s'appelle le pays de la vraie vie,

c'est un endroit où il y a pas de temps mort.

C'est un transporteur qui passe nous prendre vers minuit, avec un camion, on roule toute la nuit, il y aura plein de gosses qui viennent de partout, on roule toute la nuit, ensuite on arrive là-bas, à part les organisateurs il y a aucun adulte, personne pour faire des discours.

Ce sera vraiment une nouvelle vie pour moi.

Là-bas on vit

on est adulte

on se couche pas

on se couche jamais

y a pas de parents

y a pas d'école

y a que des journées de temps libre

on fume des clopes

on fait la fête on voit des films

des films d'adultes avec des femmes

on boit de l'alcool

du Martini de la vodka

y a toute une organisation avec des jeux démentiels, des attractions pour se retourner la tête dans

tous les sens

c'est tous les jours le jour de faire la fête tu comprends?

Jusqu'à la fin il y a plus d'arrêt,

tu fais plus que ça,

tu deviens libre,

et tu te marres,

tu penses à rien tu penses pas,

tu es le roi,

moi j'hésite pas,

j'ai pas envie d'une autre vie.

Un temps.

Pourquoi tu viendrais pas ?

Pinocchio de Joël Pommerat

Pour que tu m'aimes encore

À la bou de Tony, je pense que je pourrais danser en slow avec un garçon et rigoler avec un garçon et même embrasser un garçon et partir avec lui en Mobylette et on rigolerait tous les deux, en s'embrassant dans les parcs et sur le bord de la rivière et à la sortie du collège et sur le bord du terrain de foot et ce garçon pourrait être Tony, Tony ou un autre garçon, un garçon qui me trouverait belle. Je danse à la boum de Tony et je me sens belle, assez belle, quand même plus belle que quand j'étais au CM2 et que Vivien Beaudet m'appelait la grosse. Je ne suis plus grosse et je danse à la boum de Tony et à la boum de Tony Amelie Borni me regarde elle rigole pourquoi elle rigole et sandrine Menard me regarde et Matthieu me regarde et Sylvain me regarde et Stéphane me regarde et les copains militaires du grand frère de Tony que je ne connais pas mais qui sont dehors en train de fumer des cigarettes ont passé leur tête par la fenêtre de la grange et me regarde et tout le monde me regarde et je suis toute seule à danser et la musique s'arrête et Caroline me dit « Elise y'a ta mère » Je me retourne et au milieu de la piste de danse avec son imper beige, ses chaussons rouges et son pyjama bleu, en dessous de l'imper beige il y a maman. A la boum de Tony il y a Alexandre Coubert qui me dit « et ben Noiraud tu nous avais pas dit que tu avais invité ta mère ». A la boum de Tony il y a maman qui dit « allez les filles vous prenez vos affaires je vous ramène », il n'y a plus de Musique il y a tout le monde qui se tait et tout le monde qui regarde et Caroline me dit « qu'est-ce qu'elle fait là ? » et moi je pense, je sais pas. A la boum de Tony il y a les filles de troisième au gros seins qui se parlent à l'oreille et qui rigolent en regardant maman et son imper. A la boum de Tony, il y a tout mon corps qui est coincé comme si je ne savais plus comment faire pour parler ni pour bouger

Pour que tu m'aimes encore de Elise Noiraud